

# Démographie

## Myanmar, le viol comme arme

**Eleonora Vio**  
journaliste, *Nawart Press*

### REPORTAGE

En décembre 2017, la journaliste Eleonora Viot et le photographe Gabriel Berretta se sont rendus au Bangladesh à la rencontre des réfugiés rohingya. Brisant le silence dans lequel leurs souffrances les avaient emmurées, certaines femmes se sont confiées, parfois pour la première fois.

Chaque fois qu'un avion survole le camp, Layla Begum (Begum est un nom honorifique pour les femmes rohingya), 20 ans, se souvient de cette nuit-là et prie pour qu'on la laisse tranquille. C'était en octobre dernier, et elle était avec sa famille dans le village de Monnàma, près de la ville de Maungdaw, dans l'ouest du Myanmar.

Au début, elle a entendu des pas, puis des gens qui couraient frénétiquement, puis des tirs et des cris étouffés. Elle a à peine eu le temps de réaliser ce qui se passait que les soldats ont entouré sa hutte et enlevé son mari. « Depuis, je n'ai pas de nouvelles de lui, mais je suis

sûre qu'il a été tué comme tous les autres », raconte la jeune femme, pendant que son fils gigote sur ses genoux.

Quelques heures plus tard, deux soldats sont revenus et ont abusé d'elle, l'un après l'autre. « Pendant qu'ils me molestaient, ils criaient que j'étais une terroriste musulmane et que je le méritais », dit Layla en fixant la caméra. Finalement, ils se sont retournés vers ses parents qui pleuraient silencieusement dans le coin et ont pointé leurs fusils dans leur direction. Ils ont appuyé sur la gâchette et les ont tués. Puis ils ont déplié un couteau et ont découpé les corps en morceaux. Ils ont allumé un feu et ont trainé Layla et les corps de ses parents à l'extérieur. La hutte s'est rapidement effondrée et les soldats ont jeté les restes de ses parents dans le feu. « J'avais mes enfants, je ne pouvais abandonner », explique Layla. « C'est pour eux que j'ai supplié les soldats et que je les ai convaincus de nous laisser partir. »

Dix jours plus tard, Layla est arrivé au camp de Kutapalong, au Bangladesh, une énorme « ville » délabrée, hébergeant 547 000 Rohingya. Avec elle, deux de ses cinq enfants. « Les trois autres ont été abattus le jour où nous nous sommes enfuis », dit-elle sèchement.

### Violence en crescendo

Les récits s'enchaînent. Rosin, 15 ans, et sa sœur sont arrivées en octobre au camp de Leda, une des plus anciennes et des plus petites « colonies » informelles de Rohingya au Bangladesh. « À partir d'octobre 2016, les militaires birmanes visitaient nos villages quotidiennement », chuchotent-elles par peur d'être entendues des voisins. « Au début, ils tuaient nos animaux et battaient nos hommes, mais rapidement ils ont commencé à tuer les hommes et à harceler les femmes. » Un matin, après que le père de Rosin ait disparu et que le corps déchiqueté de sa mère ait été retrouvé non loin de sa maison, 200 soldats ont en-

# Démographie

## Myanmar, le viol comme arme

touré son village. Quatre d'entre eux ont enlevé Rosin et l'ont violée jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse. « Pendant qu'ils abusaient de moi, ils me tapaient avec la crosse et des bâtons en bambou », raconte la jeune fille. « J'ai encore mal dans tout le corps. » À la fin, les troupes ont mis le feu à sa maison, avec son petit frère à l'intérieur, et l'ont obligée à regarder.

« Comparés à d'autres cas de viols en période de conflits, ces histoires sont beaucoup plus brutales », affirme Skye Wheeler, chercheur auprès de Human Rights Watch et spécialisé dans les cas de viols dits de purification ethnique. « Les femmes rohingya ont subi des viols collectifs, et comme si cela ne suffisait pas, elles ont dû marcher dans les collines avec des organes génitaux enflés, portant leurs enfants, sans eau et sans nourriture. Aujourd'hui encore, elles ne savent pas si elles sont en sécurité dans les camps du Bangladesh ou si elles seront forcées de retourner au Myanmar. »

### De lourds silences

Les autorités birmanes nient toute violence commise par les militaires et ont interdit aux journalistes étrangers d'entrer dans le Rakhine (État à l'ouest de la Birmanie où vivent les Rohingyas). Mais les histoires collectées au Bangladesh confirment le fait que le viol est systématiquement utilisé contre les Rohingyas, dans un but de terreur et d'extermination. « Nous avons observé beaucoup de cas au Myanmar, même avant 2016. C'est une tactique commune de l'armée

birmane ; ni le gouvernement civil birman ni les commandants des armées ne font quoi que ce soit pour y mettre un terme », précise Skye Wheeler. « Les femmes Rohingyas ont une peur de longue date des militaires en uniforme. Ce qui est vraiment inquiétant, c'est que leurs blessures dépassent les viols en tant que tels : elles se sentent ignorées, humiliées, sans valeur. »

L'Organisation internationale pour les migrations (OIM) procure activement des soins physiques et psychologiques aux femmes rohingyas réfugiées dans les camps. « Mais nous pensons que la centaine de cas de viol répertoriée par notre organisation ne représente qu'une petite partie des cas perpétrés », déclare Olivia Headon, collaboratrice de l'OIM au Bangladesh. « Beaucoup de femmes ont été tuées après avoir été violées. En outre, il est très difficile pour une Rohingya de reconnaître la violence sexuelle. »

Pendant qu'un énième avion survole la frontière Bangladesh-Myanmar, Layla Begum chuchote : « Chaque fois que je m'allonge, je me rappelle ce qui s'est passé au Myanmar et j'ai peur que cela puisse arriver ici aussi. » Selon un accord signé entre les gouvernements du Bangladesh et du Myanmar, les Rohingyas vont bientôt devoir retourner au Rakhine. « On ne sait pas pourquoi ils nous font cela », dit Layla, « mais nous n'y retournerons que s'ils nous promettent la paix et qu'ils reconnaissent notre identité. » ■

Les photos des pages suivantes sont du photographe de presse italien Gabriel Berretta.